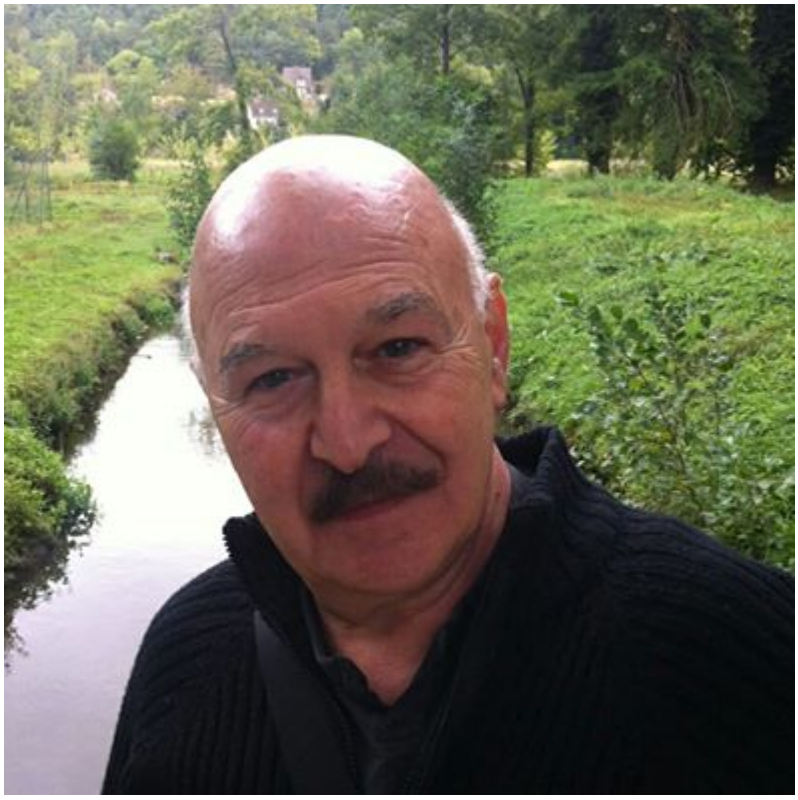
NOUVEL HAY MAGAZINE
SANS FRONTIÈRES

La 1ère fois que j'entends parler de Jean-Pierre Mocky ...

c'est par mon ami Jean Claude Chalian : il a fait des études de cinéma pour devenir assistant-réalisateur .



Diplômé , il cherche un réalisateur pour travailler avec lui . Sur les conseils de sa compagne , il va rencontrer Jean-Pierre Mocky.

Rencontre surréaliste, car Mocky est déjà assez excentrique, où s'il est séduit par le réalisateur flamboyant , il ne l'est pas par son offre .

En effet Jean-Pierre Mocky travaille avec très peu de moyens , lui propose de l'assister gratuitement, et , si le film fait des bénéfices… , il en aura une part …

Comme Jean-Claude Chalian a besoin de manger (& accessoirement d'acheter ses

cigarillos) , il décline l'offre .

Il a ainsi peut-être raté l'occasion d'unir son destin à celui de Jean-Pierre Mocky qui vient de disparaître .

Jean-Paul Mokiejewski[1], dit **Jean-Pierre Mocky**, né le 6 juillet 1933 à Nice et mort le 8 août 2019[2], est un réalisateur, scénariste, acteur et producteur de cinéma français. Il a réalisé plus de soixante longs métrages et quarante épisodes de série pour la télévision.

Il débute en tant qu'acteur au cinéma et au théâtre. Il joue notamment dans *Les Casse-pieds* (1948) de Jean Dréville, *Orphée* (1950) de Jean Cocteau ou *Le Gorille vous salue bien* (1957) de Bernard Borderie. Mais c'est surtout en Italie qu'il devient célèbre, notamment grâce à son rôle dans *Les Vaincus* de Michelangelo Antonioni.

Après avoir travaillé comme stagiaire auprès de Luchino Visconti pour *Senso* (1954) et de Federico Fellini pour *La strada* (1954), il écrit un premier film, ***La Tête contre les murs*** **(1959, avec CHARLES AZNAVOUR))** et projette de le réaliser lui-même, mais le producteur préfère confier cette tâche à Georges Franju. Il passe à la réalisation l'année suivante avec *Les Dragueurs* (1959). Depuis lors, il n'a jamais cessé de tourner. Dès les années 1960, il a su toucher un vaste public avec des comédies déjantées comme *Un drôle de paroissien* (1963) ou *La Grande Lessive (!)* (1968). Après mai 68, il se tourne vers le film noir avec *Solo* (1969) dans lequel il montre un groupe de jeunes terroristes d'extrême gauche, puis *L'Albatros* (1971) qui montre la corruption des hommes politiques. Au début, ses films étaient dédiés au soulèvement contre les restrictions imposées par la société. Plus tard, cela devient la farce : c'est ainsi que dans *Bonsoir* le SDF Alex (Michel Serrault) prétend être un amoureux de la lesbienne Caroline (Claude Jade) pour sauver son héritage contre ses parents homophobes.

Dans les années 1980, il renoue avec le succès avec un film dénonçant, un an avant le drame du Heysel, les dérives de certains supporters de football (*À mort l'arbitre*, 1984) puis une comédie dénonçant les hypocrisies autour du pèlerinage de Lourdes (*Le Miraculé*, 1987). Dans les années 1990 et 2000, ses films rencontrent moins de succès mais Jean-Pierre Mocky continue de tourner avec autant d'enthousiasme.

Son cinéma, souvent satirique et pamphlétaire, s'inspire généralement de faits de société. Il travaille avec peu de moyens et tourne très rapidement. Il a notamment tourné avec Bourvil (*Un drôle de paroissien*, *La*

Cité de l'indicible peur, *La Grande Lessive (!)* et *L'Étalon*), Fernandel (*La Bourse et la Vie*), Michel Simon (*L'Ibis rouge*), Michel Serrault (douze films dont *Le Miraculé*), Francis Blanche (cinq films dont *La Cité de l'indicible peur*), Jacqueline Maillan (cinq films), Jean Poiret (huit films) et avec les vedettes Catherine Deneuve (*Agent trouble*), Claude Jade (*Bonsoir*), Jane Birkin (*Noir comme le souvenir*), Jeanne Moreau (*Le Miraculé*) et Stéphane Audran (*Les Saisons du plaisir*).

Il a reçu en 2010 le prix Henri-Langlois pour l'ensemble de sa carrière et le prix Alphonse-Allais 2013. Le festival International du film Entrevues à Belfort en 2012 et la Cinémathèque française en 2014 lui consacrent une rétrospective intégrale. Il vient de disparaître à 86 ans .

Mocky

Jean-Pierre Mocky naît le 6 juillet 1933 à Nice[note 1]. Son père, Adam Mokiejewski (1896-1956)[3], est un Juif polonais venu de l'oblast du Terek et sa mère, Janine Zylinska (1897-1968)[4], une Polonaise de confession catholique[5]. Ses parents s'étaient installés à Nice en 1922. Lorsque la guerre éclate, en 1939, la famille Mokiejewski, qui vit grâce à la fortune polonaise de sa mère, doit vendre sa villa du mont Boron à Nice ; elle s'installe à Grasse[6]. En 1942, pendant l'occupation allemande, le père cherche à protéger son fils des persécutions contre les Juifs et souhaite l'envoyer chez son oncle, en Algérie. Jean-Pierre Mocky est trop jeune pour prendre le bateau seul. Pour le vieillir, son père fait alors modifier sa date de naissance, qui devient le 6 juillet 1929[7],[8],[9],[2]. Il renonce finalement à ce voyage et envoie simplement son fils à la ferme[10]. La même année, Jean-Pierre Mocky fait une première apparition au cinéma comme figurant dans *Les Visiteurs du soir* de Marcel Carné[11]. Lorsqu'il est collégien, il fréquente le collège municipal de Grasse[12],[13]. L'été, il travaille comme plagiste à l'Hôtel Carlton à Cannes[12]. À l'époque, ses parents sont gardiens d'une propriété[12]. Il se marie en 1946 avec Monique Baudin qu'il avait mise enceinte mais leur union ne dure que quatre mois[8],[9].

Carrière d'acteur (1946-1958)

Jean-Pierre Mocky en 1948 (photo studio Harcourt).

En 1946, il interprète le rôle d'un milicien dans *Vive la Liberté* de Jeff Musso[13]. Installé à Paris en 1947, il joue au cinéma comme figurant dans quelques films comme *L'Homme au chapeau rond*. Il gagne sa vie comme chauffeur de taxi, et rencontre, dans son véhicule l'acteur Pierre Fresnay. C'est grâce à lui qu'il décroche un premier rôle au théâtre dans *Pauline ou l'Écume de la mer* de Gabriel Arout. Pierre Fresnay le prend sous sa protection et le loge chez lui à Neuilly-sur-Seine[14],[13]. Jean-Pierre Mocky est ensuite admis au Conservatoire national supérieur d'art dramatique où il suit les cours de Louis Jouvet. Il y rencontre Jean-Paul Belmondo avec qui il sympathise[15]. Il obtient un premier grand rôle au cinéma avec *Le Paradis des pilotes perdus* (1948)[13].

En 1952, il rencontre Michelangelo Antonioni et joue dans *Les Vaincus*, qui remporte un grand succès en Italie[16],[17],[18]. Il est alors engagé comme acteur par les studios Ponti–De Laurentiis. Il tourne en 1953 dans *Le Comte de Monte-Cristo*, sorti en 1954 en Italie et en 1955 en France. Il travaille ensuite comme stagiaire de Federico Fellini sur *La Strada* (1954) et comme stagiaire de Luchino Visconti pour *Senso* (1954)[18]. Il joue dans de nombreux films italiens comme *Graziella* de Giorgio Bianchi et *Les Égarés* (*Gli sbandati*) de Francesco Maselli en 1955. En tant qu'acteur en Italie, il devient vite célèbre. Dans un entretien donné à la revue *Cinéma* en 1982, il explique :

> *« J'avais une Ferrari, une maison sur le Tibre, je donnais des réceptions, j'avais*

un valet de chambre : c'était incroyable[19] *! »*

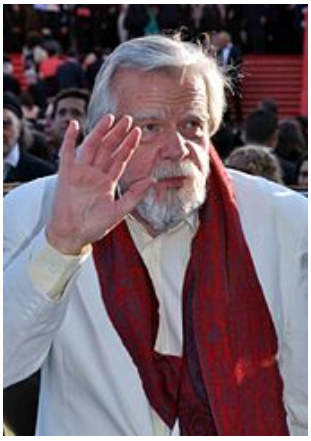
De retour en France, en 1956, il est engagé par le metteur en scène Raymond Rouleau pour jouer au théâtre de Paris avec Ingrid Bergman la pièce *Thé et sympathie*. Raymond Rouleau se désiste au dernier moment pour réaliser le film *Les Sorcières de Salem*. Il est remplacé par Jean Mercure qui renvoie Jean-Pierre Mocky de la distribution pour le remplacer par un de ses amis. Jean-Pierre Mocky porte plainte et remporte son procès. Avec les 150 000 francs qu'il a gagnés, il crée une petite maison de production pour produire *La Tête contre les murs*[19].

Il rencontre Claude Chabrol, François Truffaut et Jean-Luc Godard en 1958 et sympathise avec eux, mais bien qu'il soit de la même génération que ces cinéastes, il ne fait pas partie de la Nouvelle Vague. Il ne partage pas les indignations des critiques des *Cahiers du cinéma* contre l'académisme du cinéma français d'après-guerre[20],[18].

Premiers films (1958-1968)

Certains membres de la famille de son père, de confession juive, ont été internés dans des asiles après leur sortie des camps de concentration. Jean-Pierre Mocky a été marqué par leur témoignage et souhaite faire un film sur les asiles[21]. Il découvre le roman d'Hervé Bazin, *La Tête contre les murs* et ce dernier lui cède gratuitement le droit d'adapter son livre. Il travaille sur le scénario avec François Truffaut, puis confie les dialogues à Jean-Charles Pichon. Il rassemble notamment Pierre Brasseur, Paul Meurisse, Charles Aznavour et Anouk Aimée, dont il est éperdument amoureux[21], mais les producteurs ne lui font pas confiance et préfèrent confier la réalisation à quelqu'un de plus expérimenté. Jean-Pierre Mocky contacte alors Alain Resnais, puis Georges Franju, qui réalise alors le film[22],[23]. Jean-Luc Godard, alors critique de cinéma, signe un article dans l'hebdomadaire *Arts* et deux articles dans les *Cahiers du cinéma* pour défendre le film[24],[25],[26]. Dans le premier article, il écrit : « *La Tête contre les murs* est un film de fous sur les fous. C'est donc un film d'une beauté folle[24]. » Et Godard salue à la fois le scénario de Jean-Pierre Mocky et Jean-Charles Pichon et le jeu des acteurs : « Franju ne sait peut-être pas diriger ses acteurs. Mais jamais Jean-

Pierre Mocky, Anouk Aimée, Paul Meurisse, Pierre Brasseur n'ont été meilleurs, jamais leur diction n'a été plus juste. Ils ne jouent pas. *Ils tremblent*[24]. » Le film est remarqué dans les festivals et remporte douze prix, mais fait très peu d'entrées (45 000)[19].



Michael Lonsdale a tourné neuf films avec Jean-Pierre Mocky dont *Snobs !* (1961), *La Grande Lessive (!)* (1968), *L'Étalon* (1970) et *Le Renard jaune* (2012).

Après l'échec de *La Tête contre les murs*, Jean-Pierre Mocky réalise son premier film, *Les Dragueurs* en 1959. L'idée du film vient de son expérience personnelle. Il avait lui-même pris l'habitude d'aborder les filles sur les Champs-Élysées avec quelques amis et le terme « draguer » avait été inventé par l'un d'entre eux[27]. Il souhaite d'abord donner le premier rôle à son ami du conservatoire Jean-Paul Belmondo mais la production lui impose Jacques Charrier. Le second dragueur, Joseph, est interprété par Charles Aznavour. Au départ, il conçoit une fin pessimiste dans laquelle Freddy (Jacques Charrier) va au bordel avec une femme qui ressemble à Jeanne, la femme idéale incarnée par Anouk Aimée. Les producteurs préfèrent laisser ouvert l'avenir de ce personnage et amputent le film de cette dernière scène[28],[29],[30]. Le film est exporté dans 63 pays et rencontre un

grand succès public (1,5 million d'entrées[31]). Le terme même de « dragueur » aurait été popularisé par le film[18],[19],[32]. À la suite d'un désaccord avec son producteur, Joseph Lisbona, sur le partage des bénéfices des *Dragueurs*, il crée en 1960 sa propre société de production, Balzac films[33],[29],[27].

Inspiré par sa relation avec l'actrice Véronique Nordey, Jean-Pierre Mocky souhaite faire un film sur ce qui se passe dans un couple quand le désir se fait moins fort. Pour écrire *Un couple* (1960), Mocky se tourne vers Raymond Queneau qui introduit un esprit de dérision dans le film. Le couple est incarné par Juliette Mayniel et Jean Kosta. Mocky a du mal à trouver des distributeurs et le film tourné au début de l'année 1960 ne sort sur les écrans français qu'en janvier 1961. Il divise la critique. Queneau fait appel à ses connaissances dans le monde des lettres. Françoise Sagan soutient le film dans *L'Express*[34] et la revue *Les Cahiers du cinéma* lui consacre la une du numéro 115 de janvier 1961[35]. Finalement le film, mal distribué, ne fait que 62 000 entrées[36],[29],[37].

Après un succès (*Les Dragueurs*) et un échec (*Un couple*), le cinéaste décide de passer pour de bon à la comédie satirique avec *Snobs !*. Pour ce film, tourné en mai 1961, il s'entoure de Francis Blanche, Michael Lonsdale, Élina Labourdette et Véronique Nordey. Certaines scènes doivent être coupées pour satisfaire la censure. Le film sort sur les écrans en septembre 1962 et fait peu d'entrées en France (50 000). À l'exception de quelques critiques dont Jean-Louis Bory et Michel Mardore, la presse est défavorable au film[38],[39]. Dans les *Cahiers du cinéma*, Michel Mardore loue le sens de la démesure du film :

> *« Le mérite de Jean-Pierre Mocky, c'est d'avoir prolongé cette bouffonnerie au-delà des limites permises, d'avoir oublié les convenances de l'accord tacite entre le satiriste et l'objet de la satire. Ainsi se trouve transcendé, et enfin chargé d'un pouvoir corrosif, le goût bien français, et sans grande conséquence de la hargne, de la grogne et de la rogne[40]. »*

Pour *Les Vierges* (1962), Jean-Pierre Mocky reprend l'idée des *Dragueurs* et s'intéresse cette fois-ci aux femmes. Sur les conseils de Jean Anouilh, il fait passer dans le magazine *Ici Paris* un appel à témoignage des femmes sur la manière dont elles ont perdu leur virginité. Parmi les 3 500 témoignages retenus, les

scénaristes, parmi lesquels figure la romancière Catherine Claude, dégagent cinq catégories et chacune de ces catégories fait l'objet d'un des cinq sketches du film.

Le film sort en mai 1963[41]. Henri Gault, passé à la postérité comme critique gastronomique, signe dans *Paris-Presse-L'Intransigeant* un article au vitriol intitulé « On devrait coller 20 ans à Mocky ». Il lui reproche d'avoir « défloré un sujet qui n'était pas tabou sans quelques raisons[42],[35]. » Un an après la sortie du film, François Truffaut, sous le pseudonyme d'Antoine Doinel, sans être enthousiaste, défend le film et plus généralement la manière de Jean-Pierre Mocky : « Comme souvent chez Mocky, on voit ici des comédiens inconnus admirablement choisis et utilisés. Enfin, une netteté d'exécution très appréciable ; il n'y a dans l'image que ce que Mocky veut y mettre et veut qu'on y voie. C'est net, dénudé, précis, direct[43]. » Dans son entretien à la revue *Midi Minuit Fantastique* en 1967, Jean-Pierre Mocky se défend d'avoir voulu provoquer et voit au contraire *Les Vierges* comme un film romantique et « profondément moral »[28],[44].

Fernandel avec Jean-Pierre Mocky dans *La Bourse et la Vie* (novembre 1965).

Bourvil en 1967.

À partir du roman *Deo Gratias* de Michel Servin, Jean-Pierre Mocky et son scénariste Alain Moury imaginent ensuite l'histoire d'un aristocrate désargenté qui, se refusant à travailler, pille les troncs des églises. *Un drôle de paroissien* sort sur les écrans en 1963. Mocky souhaite d'abord tourner avec Fernandel mais ce dernier refuse. Sur une suggestion de Michel Servin, il se tourne vers Bourvil. Dans un premier temps, l'entourage de Bourvil est sceptique sur cette collaboration, et décourage le comédien d'accepter la proposition. Pourtant, la proposition s'avère fructueuse, puisque Jean-Pierre Mocky et Bourvil tournent par la suite trois autres films ensemble. Bourvil accepte même d'être en participation sur le film et aide Mocky à trouver des financements. Le film rencontre un grand succès. Le film se classe six semaines consécutives dans les 3 premiers du box-office national et même n°1 le 24 septembre 1963 (Source : CNC archives-box-office.eklablog.com). Au total, on compte 2,3 millions d'entrées[45]. Il est ensuite sélectionné au festival de Berlin et distribué en Allemagne[46],[47],[48].

Sur les conseils de Raymond Queneau, Jean-Pierre Mocky adapte *La Cité de l'indicible peur* de Jean Ray. Avec ce film, il s'essaie au genre fantastique. L'action du roman, qui se situe initialement en Écosse, est transposée à une petite ville du Cantal (à Salers). Bourvil participe à la production du film. Le distributeur ampute le film de certaines scènes et le renomme *La Grande frousse*. Il sort le 28 octobre 1964 mais ne rencontre pas le succès escompté (680 000 entrées[49]). La critique est très négative et Mocky se fâche avec Bourvil et Queneau après cet échec[50],[51]. En juin 1972, Mocky sort la version complète de *La Cité de l'indicible peur* et diffuse le film dans les ciné-clubs[52].

Il obtient ensuite le soutien de la Columbia pour tourner avec Fernandel. Finalement, la production lui impose aussi le comique allemand Heinz Rühmann. Avec l'écrivain Marcel Aymé, il rédige le scénario de *La Bourse et la Vie*[53]. Le film fait 625 000 entrées[54] mais Jean-Pierre Mocky n'aime pas ce film. Dans l'entretien qu'il accorde à la revue *Cinéma* en 1982, il juge sévèrement ce film : « C'est un film d'une dérision totale qui ne présente aucun intérêt[19]. » Et un plus loin : « C'est vrai ! En quoi est intéressante l'histoire de deux types qui n'arrivent pas à se débarrasser de 15 millions[19] ? ».

Les Compagnons de la marguerite sort sur les écrans en janvier 1967 et reçoit un bon accueil. Le film s'inspire des difficultés rencontrées par Mocky pour divorcer de sa première épouse. Il raconte l'histoire d'un restaurateur de manuscrits qui falsifie l'état civil pour changer de femme sans avoir à passer par une procédure de divorce et fonde une société secrète pour généraliser le procédé[55]. On compte 520 000 entrées[56].

En 1967, il travaille en Angleterre sur un film intitulé *Les Carrossiers de la mort*. L'idée du film vient d'une conversation avec un « gentleman cambrioleur » qui volait des voitures de luxe et les revendait à l'étranger. Il avait raconté son trafic à Jean-Pierre Mocky et considérait le vol comme un art. La distribution du film comprend notamment Marlon Brando, Henry Fonda, Anthony Quinn et Orson Welles. Le projet est abandonné après la mort du producteur Cecil Tennant[57],[58].

Il se réconcilie ensuite avec Bourvil avec qui il était en froid depuis l'échec de *La Grande Frousse* et commence le tournage de *La Grande Lessive (!)*, initialement intitulé *Le Tube*, en avril 1968. Le film narre l'histoire d'un professeur de latin nommé Saint-Just, interprété par Bourvil, qui pour lutter contre le pouvoir de la télévision décide de passer à l'action et de saboter les antennes télévisées à la sulfateuse. La distribution est complétée par Francis Blanche, Roland Dubillard, Jean Tissier et R. J. Chauffard. Le film sort sur les écrans le 15 novembre 1968 et rencontre un grand succès (2,1 millions d'entrées)[59],[60],[61],[62].

Reconnaissance (1968-1988)

Du 27 novembre au 12 décembre 1968, Henri Langlois et Bernard Martinand lui

consacrent une rétrospective à la Cinémathèque française. Celle-ci constitue une étape importante dans la reconnaissance de l'œuvre de Mocky. Il y présente une copie complète de *La Cité de l'indicible peur*[63].

Après mai 68, Mocky se rend dans un bistro où un CRS avait brisé les testicules d'un jeune homme. Il y entend d'autres jeunes, venus dans le même café en hommage au même garçon, parler de poser des bombes pour aller au bout de la « révolution ». Il a alors l'idée du scénario de *Solo*. Le film raconte l'histoire des frères Cabral. L'un d'eux, Vincent, est violoniste sur des bateaux de croisière et vole des bijoux pour les revendre. Son petit frère, Virgile, est étudiant. Révolté par la société telle qu'elle est, il décide de passer à l'action terroriste pour « marquer les esprits ». En voulant sauver son frère, Vincent se trouve à son tour poursuivi par la police et finit par mourir[64],[22]. Mocky dit que *Solo* est né de sa déception de mai 68[65]. Le film est tourné en avril 1969. Néanmoins le producteur François Harispuru n'accepte de distribuer le film qu'à la condition que Jean-Pierre Mocky réalise aussi une comédie à succès à la manière d'*Un drôle de paroissien*. Mocky réalise alors *L'Étalon*. *Solo* sort le 27 février 1970, la critique est très positive[66] et le film rencontre un certain succès (660 000 entrées)[67],[68].

L'idée de *L'Étalon* vient une nouvelle fois d'une conversation entendue avec Bourvil dans un bistro. Bourvil et Mocky entendent deux femmes se plaindre du fait que leurs maris respectifs les négligent et imaginent des solutions à ce problème qui ne remettent pas en cause la pérennité du couple[69]. Le film raconte l'histoire du vétérinaire William Chaminade, qui comprenant que les femmes sont négligées par leur mari, décide de mettre en œuvre une sorte de service pour les femmes mariées pour qu'elles puissent faire l'amour sans sentiment. William Chaminade cherche à généraliser son idée et souhaite l'étendre à toute la société. Le tournage de *L'Étalon*, en septembre 1969 à Cerbère, avec en figuration les habitants du village, est marqué par la maladie de Bourvil[70]. Sorti le 13 février 1970, il déplaît fortement aux critiques mais rassemble 1,2 million de spectateurs[71]. Dans les *Cahiers du cinéma*, Jacques Aumont déplore le manque d'audace du film[72].

Dans l'esprit de *Solo*, Mocky réalise *L'Albatros* en 1971. Le film est inspiré par une autre anecdote. Lors d'une manifestation contre Habib Bourguiba, son

scénariste, Alain Moury, s'est fait tabasser par les policiers et incarcérer après avoir lui-même tapé un membre des forces de l'ordre en retour. *L'Albatros* raconte l'histoire d'un homme qui s'est retrouvé en prison pour avoir tué un policier dans des conditions similaires. L'homme s'évade de prison en pleine campagne électorale et kidnappe la fille de l'un des deux candidats[22],[73]. Après avoir fait appel à Georges Moustaki pour *Solo*, Mocky demande à Léo Ferré de composer la musique du film. La critique réserve un bon accueil au film et le public répond présent[74]. Dans *Le Nouvel Observateur*, Jean-Louis Bory s'enthousiasme pour le romantisme du film qu'il qualifie de « *Hernani* de la contestation moderne »[75]. Le film rassemble 570 000 spectateurs[76].

En 1973, il rencontre André Ruellan et collabore avec lui sur le scénario de *L'Ombre d'une chance*. Ensemble, ils écriront au total une vingtaine de scénarios. Le film raconte l'histoire de Mathias, un brocanteur un peu bohème et de son fils, qu'il a eu à l'âge de quatorze ans. Mocky inverse le conflit de générations en faisant du fils un étudiant rangé, plutôt du côté de l'ordre, et en donnant au père la personnalité d'un marginal libertaire qui n'hésite pas à enfreindre la loi et à se jouer des huissiers qui viennent lui rendre visite[77]. Le tournage débute en juillet 1973 et le film sort sur les écrans en février 1974[78]. Le critique André Cornand rapproche ce film de *Solo* et de *L'Albatros*. Dans les trois films, le héros, interprété par Mocky lui-même, est un marginal traqué par la police ou la justice, aimé d'une jeune femme et que le scénario mène à une mort inévitable[79].

Jean-Pierre Mocky continue de tourner très vite. Toujours en 1974, dans *Un linceul n'a pas de poches*, il se donne le rôle d'un journaliste qui lutte seul contre la pourriture du système. Le film ne remporte pas un grand succès (250 000 entrées)[80],[81].

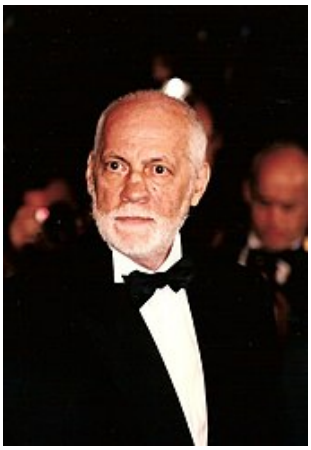
Dans *L'Ibis rouge*, il engage Michel Simon aux côtés de Michel Galabru et Michel Serrault. Michel Simon est malade et n'a plus beaucoup l'occasion de tourner. Il meurt une semaine après la sortie du film en mai 1975[82],[83].

Il poursuit avec *Le Roi des bricoleurs*, une comédie loufoque avec Sim, Michel Serrault et Pierre Bolo. Sorti en février 1977, le film ne fait que 144 000 entrées[84],[85].

Avant la sortie en mars 1978 du film *La Zizanie*, Mocky attaque la production au tribunal pour plagiat. Mocky avait auparavant proposé à Louis de Funès un projet baptisé *Le Boucan*, dont le scénario ressemblait à celui de *La Zizanie*. Mocky gagne le procès et est indemnisé à hauteur de 250 000 francs, mais il y perd alors le soutien de la profession, l'industrie du cinéma n'acceptant pas qu'on aille devant les tribunaux…

Mocky revient à un sujet plus sérieux avec *Le Témoin*, qui raconte l'histoire d'un homme condamné à mort à la suite d'une erreur judiciaire. Tournée avec l'acteur italien Alberto Sordi, le film, sorti en septembre 1978, remporte un succès en France, mais aussi en Italie (400 000 entrées)[86],[87],[61].

Enfin, Mocky clôt la décennie en renouant avec le romantisme révolutionnaire de *Solo* et de *L'Albatros* dans *Le Piège à cons*. Il y interprète le rôle d'un ancien soixante-huitard qui rentre en France après des années d'exil forcé et se retrouve à nouveau entraîné dans la lutte contre un « système corrompu ». Le film, sorti en octobre 1979, est mal compris et ne plaît pas au public (75 000 entrées)[88],[89].



Michel Serrault est l'un des acteurs fétiches de Jean-Pierre Mocky. Il a tourné onze films avec lui dont *À mort l'arbitre* (1983) et *Le Miraculé* (1986).

source : wikipedia

□